

**Ahmed
Midhat
Efendi**

Hüseyin Latif > P. 5

**La Suisse fête son 728^e
anniversaire au Swissôtel
The Bosphorus d'Istanbul**



Eda Özdemir > P. 7

**Nisan Yetkin,
une artiste engagée**

La réalisatrice et illustratrice turque Nisan Yetkin semble être née avec un crayon à la main. Après des études à l'Université de York, au Royaume-Uni, cette artiste engagée a récemment coproduit deux courts-métrages au succès retentissant...

Camille Saulas > P. 10



Aujourd'hui la Turquie



173 F.6 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



**Le Jour de la
Confédération
célébré à Istanbul**

Camille Saulas > P. 7

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 173, Août 2019

**Un 14 juillet sous
le signe de l'amitié
franco-turque**



C'est devenu une tradition. Comme chaque année, avec un peu d'avance, le Palais de France, dans le quartier de Beyoğlu, s'est paré de ses habits de lumière pour célébrer comme il se devait la fête nationale française, avant que celle-ci soit également fêtée à Izmir ainsi qu'à Ankara.

À Istanbul, pas de défilé, de robots ou de drones, et encore moins de Flyboard Air ou de feu d'artifice, mais une soirée tout en élégance dans les jardins du Palais de France, cette bâtisse empreinte d'histoire construite en 1839 par M. Pierre Lauré-cisque qui témoigne si bien des relations ancestrales entre la Turquie et la France.



Et c'est justement ces liens qui étaient à l'honneur lors des festivités du 14 juillet à Istanbul. Pour preuve, les invités du Consul général de France à Istanbul, M. Bertrand Buchwalter, et de l'Ambassadeur de France en Turquie, M. Charles Fries. Entre M. Mehmet Erbak, CEO d'Uludağ İçecekler et Consul honoraire de France à Bursa, Mme Zeliha Toprak, Consule honoraire de France à Izmir, M. Éric Soulier, Conseiller de coopération et d'action culturelle de France en Turquie, Mme Virigine Vil-lechange, attachée de coopération pour le français, et bien entendu les membres de la communauté française de Turquie, tous composaient un riche panorama de ceux qui font vivre les relations bilatérales entre la Turquie et la France. (lire la suite page 3)

La valeur des connaissances

Philosophe turco-iranien très médiatisé, le Dr Anooshirvan Mianđji vit à Ankara depuis 1995. Après avoir étudié en pharmacie et en chimie pharmaceutique, il a obtenu un doctorat en histoire et philosophie des sciences de l'Université d'Ankara. Nous avons le plaisir d'accueillir en tant que chroniqueur ce chercheur qui a été professeur à l'Université de Bilkent entre 2004 et 2018, mais qui a aussi publié une vingtaine de livres ainsi que de nombreux articles sur la philosophie et la science destinés aux adultes ainsi qu'aux enfants.



Dr. Anooshirvan Mianđji

Docteur en histoire et
philosophie des
sciences

En philosophie, il y a trois questions fondamentales :

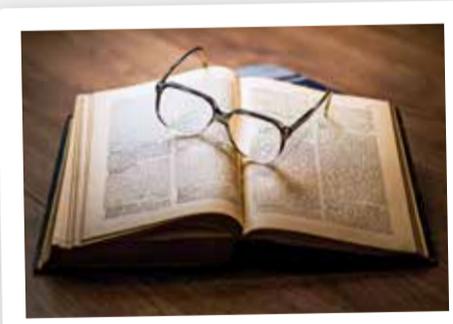
- 1- Qu'est-ce que le savoir ?
- 2- Comment atteint-on le savoir ?
- 3- Que devons-nous faire après avoir acquis le savoir ?

La question de la « valeur du savoir » est la dernière interrogation, dont la plus courte réponse peut être : une « utilité ». Mais la philosophie ne se prête pas aux réponses courtes. Au I^{er} siècle après J.-C., Juvénal a déclaré : « Tous veulent savoir, mais aucun ne veut en payer le prix ». Je pense que la connaissance est une sorte de technologie, car nous la définissons avec la langue qui est une technologie en elle-même. George Orwell avait déclaré : « Mais si la pensée corrompt le langage, le langage peut aussi corrompre la pensée », corroborant la confirmation de Bertrand Russell qui affirmait que la majorité des problèmes philosophiques est causée par l'erreur de grammaire.



Une autre source de confusion provient du chevauchement des concepts de « croyance véritable » et de « connaissance ».

Permettez-moi de donner un exemple. Il y a quelques mois, j'étais dans une papeterie. Une fille et un garçon étaient derrière moi. Le garçon demande : « m'aimes-tu ? », ce à quoi elle répond : « oui ! ». Naturellement, j'étais convaincu qu'ils s'aimaient », mais quand je me suis retourné instinctivement, j'ai réalisé que la situation était toute autre.



Le technicien : M'aimes-tu ? (c'était le nom du fichier que la fille désirait faire imprimer, et le garçon demandait une simple confirmation).

La fille : Oui ! (c'était une confirmation qu'il fallait imprimer ce fichier)¹.

Il se peut donc que la « croyance véritable » soit exacte du fait d'un accident ou du pur hasard, mais ce que les épistémologistes recherchent ne l'est pas pour « un certain temps », mais pour « toujours » (stabilité). Pour trouver une réponse à une définition « stable », nous devons mesurer. Cela nous mènera ensuite à une valeur instrumentale.

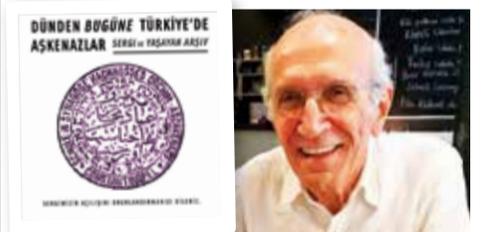
(lire la suite page 4)



**Saint-Petersbourg :
Un conte de fées**

Dr. Ceylin Özcan > P. 9

**Du passé au présent Ashkénaze
en Turquie : l'exposition
Yaşayan Aşkenazlar Arşivi
présentée par Tan Oral**



Alexandre Gassier > P. 10

Retour sur...

**Eda Özdemir, Jusqu'où ira le bras de fer
entre l'Iran et les États-Unis, P. 6**

Eren M. Paykal, « Hocam », P. 6

**Eda Özdemir, Küçük İskender : hom-
mage à une figure marquante de la poésie
turque contemporaine, P. 9**





Dr. Olivier Buirette

Alors que l'Europe sort à peine des élections européennes et que la Roumanie est en pleine crise institutionnelle, voilà que son voisin roumanophone, la Moldavie, s'agite à nouveau. Après des élections législatives plus que houleuses le 24 février dernier, c'est finalement la pro-européenne Maia Sandu à la tête de la coalition « Acum » (ce qui signifie « maintenant »), alliée aux socialistes, qui parvient à faire quitter le pouvoir au puissant oligarque et pro-russe notoire : Vlad Plahotniuc. Après une période de transition assez complexe, le président de la République de Moldavie Igor Dodon devait donc nommer le 8 juin Maia Sandu comme Première ministre.

C'est là un événement historique, car, de nouveau, le cas de la Moldavie va pouvoir revenir sur le devant de la scène internationale. En effet, on rappellera ici que la Moldavie et plus particulièrement la Bessarabie fut l'une des trois provinces qui au XIX^e siècle formèrent ce que l'on

Été 2019, le retour de la question moldave ?

appela alors les premières principautés roumaines. Après la Première Guerre mondiale, ce fut la création de la Grande Roumanie dans laquelle la Moldavie prit toute sa part.

Ainsi, depuis le recul de l'Empire ottoman dans la région, soit depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, personne ne remettait en cause l'appartenance de la Moldavie au territoire national roumain. Hélas, la fin de l'entre-deux-guerres se termine entre autres par le pacte germano-soviétique d'août 1939 qui verra dans ses fameuses clauses secrètes se régler le sort du partage de la Pologne, l'annexion par l'URSS de Staline de deux des trois Républiques baltes ainsi que l'invasion de la Moldavie et sa transformation en une République soviétique (R.S.S.)

Tout cela aurait très bien pu être remis en cause avec la fin du conflit en 1945, notamment lors des conférences de Yalta et de Potsdam. Si Staline fut tout de même obligé de satisfaire à la recréation de la Pologne, celui-ci ne céda pas sur les États baltes et la Moldavie acquis

grâce à ce pacte d'août 1939 tout de même signé avec Hitler. Si celui-ci est certes rompu avec l'agression de l'Allemagne nazie contre l'URSS en juin 1941, Staline entendait bien conserver ces territoires qui furent alors pleinement intégrés dans l'Union soviétique de l'époque. C'est ainsi que devait naître la singulière situation de la Moldavie. Cette dernière, tout comme l'Arménie ou d'autres États rattachés à l'URSS, devint alors une RSS, soit une République socialiste soviétique, afin de neutraliser toutes vellétés de tentatives de sécession. La création autour de la ville de Tiraspol d'une véritable enclave russe avait pour but de pouvoir ainsi neutraliser toute tentative de retour de la Moldavie au sein de la mère patrie roumaine voisine.

Durant toute la période soviétique, tout ceci devait se maintenir d'autant plus que la Roumanie de Ceaușescu demeura peu ou prou fidèle à l'URSS jusqu'à la fin de la guerre froide.

En décembre 1991, l'URSS devait finir par disparaître et, bien avant l'effon-



drement du bloc soviétique, ce sont les anciens territoires conquis par le passé qui firent sécession de l'URSS défunte. Ce fut le cas des trois États baltes, mais aussi de l'Arménie, de la Biélorussie, de l'Ukraine, de l'ensemble des pays conquis en Asie centrale (comme le Kazakhstan) et de la Moldavie qui devint ainsi un État voisin de la Roumanie elle-même libérée dès décembre 1989 du régime de Ceaușescu, et donc potentiellement prête à réintégrer la Moldavie qui lui avait été arrachée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

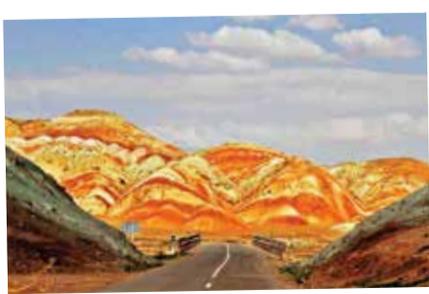


Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'autoroute Téhéran — Tabriz

Téhéran est la septième ville la plus polluée du monde d'après l'OMS. Fin juillet, la température monte jusqu'à 45 °C, rendant l'air irrespirable et la vie impossible sans climatiseurs. Pour échapper à cette fournaise, nous quittons la ville pour Tabriz, au nord-ouest de l'Iran, et ses paysages montagneux. À 1350 mètres d'altitude, le climat y est particulièrement agréable l'été. Tabriz, situé sur la route de la soie, est la capitale de la province de l'Azerbaïdjan oriental. Pôle économique et commercial depuis le IV^e siècle, Tabriz et son bazar devinrent prospères et célèbres au XIII^e siècle lorsque la ville devient la capitale du royaume safavide. Elle perd son statut de capitale au XVI^e siècle, mais reste un pôle commercial majeur jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Tabriz, un bijou architectural notamment du fait de son bazar qui est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, est ainsi l'un des exemples les plus complets du système commercial et culturel traditionnel d'Iran.



Tabriz est à 600 km de Téhéran et l'asphalte de l'autoroute qui relie les deux villes est vétuste. Les 300 premiers kilomètres, la chaleur est étouffante dans ce paysage aride. Mais le reste du trajet,

L'actualité au fil des routes et des trajets

entre Zanjan et Tabriz, est splendide. En effet, sur une vingtaine de kilomètres, l'autoroute traverse de formidables paysages striés de rouge, de blanc et de différentes nuances d'ocre. Le décor aride du départ laisse place à la verdure et aux troupeaux de moutons.

Escale à Bruxelles



Pour la première fois, une femme dirige la Commission européenne. Il s'agit de l'Allemande Ursula von der Leyen. Bien que nous n'ayons pas entendu son nom lors de la dernière campagne européenne, elle dispose de 14 ans d'expérience en tant que ministre de la Famille, puis du Travail et de la Défense. Ursula von der Leyen est une proche d'Angela Merkel, elle est la seule à avoir siégé dans tous les gouvernements dirigés par la chancelière.

Faut-il se réjouir de l'arrivée d'une femme à la présidence de la Commission, réussira-t-elle à donner une impulsion positive à l'Union européenne (UE) ? J'en doute. Bien qu'elle soit la candidate de M. Macron et de Mme Merkel, rappelons qu'elle a été élue avec une courte majorité et qu'elle a hérité d'un contexte bien plus difficile que ses prédécesseurs. L'ampleur de la crise qui touche l'UE est telle que personne ne pourra rien faire — à moins d'un miracle.

Pour qu'il y ait du changement, il faut d'abord que la conjoncture internationale évolue en faveur de l'Europe,

ce qui n'est pas le cas. Ici, nous n'avons que l'impression d'un changement, créant le faux espoir que cette femme va remédier à elle seule aux problèmes profonds de l'UE.

Vol Paris — Dublin

Cela fait des années que j'ai envie de découvrir Dublin, et surtout la campagne irlandaise. Voilà un voyage qui tombe à pic ! Je quitte Paris pour Dublin (où il fait 22 °C) la veille du pic de la canicule. Il fait 39 °C, l'air est pollué et étouffant dans la capitale ; un contexte plus que favorable à Greta Thunberg, lycéenne suédoise à l'origine de la grève scolaire « Vendredi pour le futur », venue sensibiliser les députés français aux conséquences du réchauffement climatique. La nouvelle est dans tous les journaux que je regarde en attendant mon vol Air France. Pour *Le Monde* cette jeune fille qui « maîtrise tous les codes de communication moderne » est devenue un symbole de la lutte pour l'environnement. Et à la « prise de conscience profonde, mais graduelle, elle a ajouté l'urgence médiatique et la dimension générationnelle ». À quand la rencontre avec les industriels, les véritables pollueurs de notre planète ?

La balade entre Bray — Greystones

Marcher durant 6 km sur un chemin étroit mais fort agréable, entre la mer et la montagne, dans la magnifique campagne irlandaise est inoubliable, à recommencer.



Dans *Libe été*, je découvre l'article « Mileva Einstein, star de l'ombre », dont voici un extrait : « Elle est la seule femme à être inscrite en 1896 à l'école polytechnique de Zurich

en section mathématique et physique [...] Sans cette mathématicienne hors pair qui comblait les lacunes de son mari rêveur et dispersé, Albert ne serait probablement pas Einstein ».

Le TGV Paris — Dijon

Parmi les gares parisiennes, la gare de Lyon a une place particulière pour moi en raison du nombre de fois où j'y ai pris le TGV en direction de Dijon. Mais, ces dernières années, les grandes gares parisiennes se sont transformées en de gigantesques galeries marchandes très différentes de celles que j'ai fréquentées. En revanche, le trajet de 1 h 40 est toujours aussi agréable, le train à grande vitesse évoluant dans un paysage de campagne paisible.

Depuis quelques jours, l'énigmatique Boris Johnson est l'heureux locataire de 10 Downing Street. Pour son entourage, ce politicien de 55 ans dont l'arrière-grand-père était Turc a toujours convoité le pouvoir : « *Enfant, il disait vouloir devenir le roi du monde* ». Le Premier ministre pro Brexit, un conservateur connu pour son ambition dévorante, va désormais œuvrer pour sortir la Grande-Bretagne de l'UE. Polyglotte, ancien journaliste et rédacteur en chef, mais aussi maire de Londres en 2008, Boris Johnson se dit volontaire, énergique et optimiste, quand ses opposants « l'accusent de n'avoir pour stratégie que la promotion de son image personnelle ». Boris Johnson aura trois mois pour résoudre le casse-tête du Brexit là où Theresa May s'est battue durant trois ans, avant d'échouer.



Un 14 juillet sous le signe de l'amitié franco-turque

(Suite de la page 1)

C'est aussi en présence des autorités turques et de Turcs amis de la France, à l'instar d'Ismail Gültekin, vice-préfet d'Istanbul, d'Hasan Karabulut, maire adjoint de Şişli, ou encore de Bedri Baykam, célèbre artiste-peintre et président de l'Association internationale des arts plastiques (partenaire officiel de l'UNESCO) ainsi que président de l'UPSD (Association des arts plastiques de Turquie), de Mme Tülay Güngen, Directrice générale des Éditions Yapı Kredi, du producteur et agent Erkan Özerman, et de notre directeur de publication, le Dr Hüseyin Latif, que la fête nationale française a battu son plein.

Alors que les représentants des différentes communautés religieuses, les autorités turques, les artistes, les hommes



et femmes d'affaires — tous francophiles — ainsi que les membres du corps consulaire et acteurs de la francophonie, dont la Consule générale de Suisse à Istanbul Mme Nathalie Marti, et les expatriés français se réunissaient dans les somptueux jardins, voilà que les discussions sont brièvement interrompues par les premières notes de l'« İstiklal Marşı », l'hymne national turc, et de « La Marseillaise ».

Alors que les drapeaux turcs et français apparaissent successivement derrière la tribune, le jeune et brillant Consul général de France à Istanbul, M. Buchwalter, commence son discours en mêlant français et turc ; tout un symbole. Il a alors rappelé l'importance « des idéaux de la Révolution française, de liberté, d'égalité et de fraternité, qu'il faut toujours réaffirmer, car ils sont souvent mis à l'épreuve. » Une résonance politique toute particulière qui est reprise par l'Ambassadeur de France en Turquie, M. Charles Fries, qui dans son allocution a rappelé « combien

la Turquie est pour la France un allié et un partenaire stratégique essentiel. Telle est la raison du dialogue régulier, intense et franc, noué depuis 2017 entre les deux Présidents de la République [...] Tel est le sens des échanges constants entre nos gouvernements ».

Heureux « de célébrer, comme chaque année, l'ancienneté, la force et la richesse de la relation qui lie la France à la Turquie et à cette fabuleuse ville d'Istanbul, celle dont Napoléon disait : «s'il devait y avoir une capitale du monde, ce serait Istanbul» », S.E Charles Fries a appuyé sur la nécessité de ces deux membres de l'OTAN et du Conseil de l'Europe à « travailler étroitement ensemble » afin « d'assurer notre sécurité commune et lutter sans relâche contre le terrorisme », de « favoriser l'émergence d'une solution politique en Syrie et, plus généralement, réduire les multiples tensions traversant le Proche et le Moyen-Orient », mais aussi « pour continuer à maîtriser les flux migratoires vers l'Europe et mieux en partager le fardeau avec la Turquie » et « pour renforcer enfin les partenariats économiques entre nos deux pays, avec la volonté de promouvoir la présence des entreprises françaises en Turquie, un marché dont le potentiel de développement reste considérable, et d'attirer davantage d'investisseurs turcs en France ».

Alors que trônait parmi les invités qui concourent si bien à la relation entre la France et la Turquie une composition florale offerte par le nouveau maire d'Istanbul Ekrem İmamoğlu, le chevronné Ambassadeur de France a eu quelques mots résolument tournés vers l'avenir et optimistes, mais aussi empreints des valeurs françaises et européennes : « Les dernières élections ont démontré en même temps la force et la vitalité de la démocratie dans ce pays. Dans ce contexte, je souhaite réaffirmer ce soir que la France continuera d'être aux côtés de la Turquie pour soutenir toutes les réformes politiques, économiques et sociales confortant l'ancrage de

la Turquie à l'Europe et tous les efforts permettant de promouvoir les valeurs démocratiques et le respect de l'État de droit dans ce pays. » Sur ces mots, les nombreux convives, pour qui la Révolution française rime avec « özgürlük » (« liberté » en français), ont pu passer un moment



convivial autour d'un buffet de fromages et de charcuteries du terroir, un verre de champagne à la main, avant de se lancer sur la piste de danse.

* Camille Saulas
Photos : Meliha Serbes



Charles Fries et Bertrand Buchwalter félicitent Ekrem İmamoğlu

Vendredi 19 juillet, le Consul général de France à Istanbul et l'Ambassadeur de France en Turquie ont rendu une visite de courtoisie au nouveau maire d'Istanbul, Ekrem İmamoğlu.

L'Ambassadeur français, Charles Fries, et le Consul général de France à Istanbul, Bertrand Buchwalter, ont présenté leurs vœux de réussite à Ekrem İmamoğlu, élu maire d'Istanbul le 23 juin dernier.

Ces derniers se sont rencontrés dans le bureau du nouveau maire de la plus grande ville du pays, à Saraçhane.

À cette occasion, Charles Fries a rappelé les liens puissants qui unissent la « ville monde » à la France, ainsi que la volonté des entreprises françaises de contribuer à l'essor du poumon économique du pays : « Il y a plus de sept mille citoyens français à Istanbul. La France a le plaisir de contri-

buer aux développements d'Istanbul. Les entreprises françaises sont déterminées à faire poursuivre ces échanges en apportant des touristes français en Turquie ».



L'Ambassadeur n'a pas manqué de souligner la résonance de la victoire du candidat du CHP en France : « Votre élection a eu un très grand retentissement en France », avant de faire part de l'invitation à Paris de la maire de la capitale française, Mme Anne Hidalgo, adressée à Ekrem İmamoğlu.

Charles Fries a par ailleurs indiqué qu'Istanbul et la France avaient tout à gagner en continuant à travailler main dans la main, notamment sur la question climatique : « Auparavant, il y avait un accord signé entre Paris et Istanbul. Cet accord pourrait continuer. La France est très

sensible à la question du réchauffement climatique. Je sais qu'il s'agit d'une question importante pour vous aussi. J'estime que la mairie d'Istanbul et les grandes municipalités de France peuvent travailler ensemble pour surmonter ce problème ».

Ekrem İmamoğlu, visiblement touché, est revenu lui aussi sur l'ancienneté des relations qui unissent la France à Istanbul. Après avoir remercié ses hôtes, il leur a assuré que la « perle du Bosphore » s'engageait à nouer des relations avec toutes les régions du monde.

* Camille Saulas



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

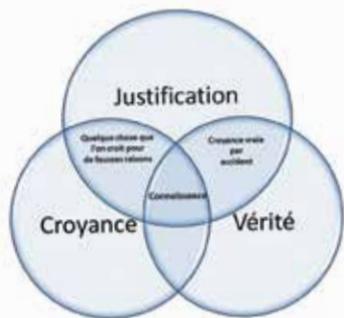
PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

La valeur des connaissances

(Suite de la page 1)



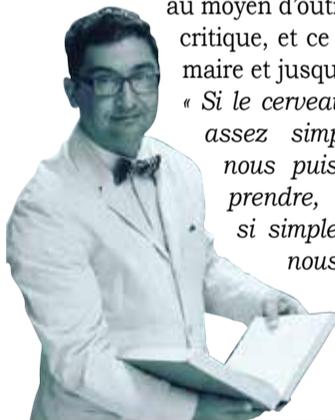
Cela fonctionne dans de nombreux cas, mais pas à chaque fois. Parfois, une sorte de connaissance non instrumentale (sagesse) devrait se tourner plus tard vers la connaissance.²

Si le contexte joue un rôle important dans la détermination de la valeur de la connaissance, nous devons d'abord répondre à la question suivante : « la connaissance est-elle quelque chose d'objectif ou de subjectif ? »

Malheureusement, si l'observateur de la connaissance est humain, ce qui est le cas, et si l'humain observe avec son esprit et que l'esprit est un logiciel du cerveau, nous devons poser la question suivante : « qu'est-ce que la connaissance n'est pas ? » Après, nous réaliserons peut-être que la majorité des faits que nous pensons être du savoir est une croyance ou une illusion de la connaissance fabriquée par nos préjugés cognitifs, un effet psychologique et nos erreurs de logique. En résumé, le plus grand ennemi du savoir est la distorsion cognitive.³ Les distorsions cognitives devraient être traitées

au moyen d'outils de la pensée critique, et ce dès l'école primaire et jusqu'à l'université.

« Si le cerveau humain était assez simple pour que nous puissions le comprendre, nous serions si simples d'esprit que nous ne pourrions pas le comprendre » — Emerson M. Pugh.



1- Ceci est un autre exemple du Problème de Gettier

2- En 1917, Albert Einstein a introduit un paramètre appelé la « constante cosmologique » dans sa théorie de la relativité générale pour forcer les équations à prédire un univers stationnaire en accord avec la pensée des physiciens de l'époque. Quand il est devenu évident que l'univers n'était pas réellement statique, mais qu'il était plutôt en expansion, Einstein a abandonné cette constante qu'il a qualifiée de la « plus grande gaffe » de sa vie. Mais plus tard, les scientifiques ont ramené la constante cosmologique d'Einstein (Λ) pour expliquer une force mystérieuse appelée « énergie noire » qui semble contrecarrer la gravité et faire que l'univers se développe à un rythme accéléré. Les scientifiques comptent aujourd'hui sur ce qu'Einstein a appelé sa pire erreur pour expliquer l'univers.

3- Le monde a cru pendant 2000 ans que le soleil tournait autour de la terre simplement parce qu'Aristote l'avait dit. L'appel à la majorité, à l'autorité et aux anciens furent quelques-unes des erreurs qui ont manipulé la compréhension de notre connaissance.

* Traduit de l'anglais par Camille Saulas



Ozan Akçüreç

Avocat au Barreau de Paris
oakcyurek@jonesday.com

Rapport Gauvain : Les mesures préconisées pour protéger les entreprises françaises

Pour « Rétablir la souveraineté de la France et de l'Europe et protéger [les] entreprises des lois et mesures à portée extraterritoriale », du nom du rapport qu'il a remis au Premier ministre Édouard Philippe le 26 juin dernier, le député Raphaël Gauvain préconise neuf recommandations visant à protéger les entreprises françaises contre les procédures étrangères extraterritoriales.

Le rapport Gauvain relance la question du moyen qui pourrait être mis en œuvre afin que les entreprises françaises soient juridiquement protégées contre les poursuites par des autorités étrangères pour fait de corruption d'agents publics étrangers ou non-respect des sanctions diplomatiques.

Le rapport souligne en effet que « les entreprises françaises ne disposent pas aujourd'hui des outils juridiques efficaces pour se défendre contre les actions judiciaires extraterritoriales engagées à leur rencontre, que ce soit par des concurrents ou par des autorités étrangères ». Sont notamment mis en cause les États-Unis qui, depuis la fin des années 1990 et au travers de lois à portée extraterritoriale, enquêtent, poursuivent et condamnent sur des fondements divers les pratiques commerciales d'entreprises ou d'individus du monde entier.

Est tout particulièrement pointée l'entrée en vigueur du « Cloud Act » en mars 2018, qui oblige les prestataires de services de communication électronique américains à transmettre aux autorités américaines les données qu'ils hébergent, même lorsque ces dernières sont stockées sur des serveurs situés en dehors du territoire américain.

L'urgence est donc de mise, d'autant que le bilan est déjà édifiant. Plusieurs dizaines de milliards de dollars d'amendes ont été réclamés à des entre-

prises françaises et européennes au motif que leurs pratiques commerciales, leurs clients ou certains de leurs paiements ne respectaient pas le droit américain, alors même qu'aucune de ces pratiques n'avait de lien direct avec le territoire américain.

Le rapport estime que ces attaques contre des entreprises françaises sont parfois facilitées par « nos propres faiblesses ». Pour remédier à cette vulnérabilité due aux lacunes de notre droit en matière de corruption internationale, sont préconisées neuf propositions dont trois font l'objet de toute l'attention des milieux juridiques.

La première de ces mesures consiste en la protection de la confidentialité des avis émis par des juristes d'entreprise, le « legal privilege ». Cela passerait par la création d'un statut d'avocat en entreprise doté de la déontologie de l'avocat. La deuxième mesure phare du rapport concerne la modernisation de la loi de 1968 dite « de blocage », interdisant à toute personne de communiquer à des autorités étrangères des informations « d'ordre économique, commercial, industriel, financier ou technique [...] de nature à porter atteinte à la souveraineté, à la sécurité, aux intérêts économiques essentiels de la France ou à l'ordre public ». Cette refonte permettrait d'augmenter



son efficacité par la création d'un mécanisme obligatoire d'alerte en amont, la mise en place d'un organe administratif d'accompagnement des entreprises (le « S.I.S.S.E ») et l'augmentation de la sanction prévue en cas de violation de la loi.

La troisième mesure consisterait en l'adoption d'une loi protégeant les entreprises françaises contre la transmission par les hébergeurs de leurs données numériques non personnelles aux autorités judiciaires étrangères.

Rien n'indique pour le moment si ces points seront inscrits dans une future loi Gauvain, même si le Premier ministre a indiqué qu'il travaillerait à ces questions afin de redonner à la France les moyens juridiques de protéger ses entreprises.



Prof. Dr. Nami Başer

Il se trouve que tout de suite après les événements de mai 1968 qui ont tant

ébranlé l'État français, nous avons reçu au lycée Galatasaray le général de Gaulle lui-même. À l'époque, j'étais étonné que tous les Français qui étaient dans son entourage l'appellent de la sorte. Ainsi, encore maintenant, je l'appelle « le général ». Nous étions à la fin de l'année 68 et savourions nos derniers jours d'école. Enfin, au mois de juin 1969, nous avons terminé l'école, comme le chantait à l'époque Jeanne Moreau dans le film « Jules et Jim » de Truffaut, « chacun pour soi est reparti, dans le tourbillon de la vie ». Moi, je me suis retrouvé en France avec la bourse du général et l'on ne pouvait plus communiquer avec les autres librement étant donné qu'à l'époque on ne disposait pas de toutes les facilités d'aujourd'hui.

Cette année, cela fait justement cinquante ans que nous avons reçu notre baccalauréat et, au fil des ans, nous sommes devenus plus ou moins vieux —

Cinquante ans après

sans compter que déjà huit personnes de notre promotion nous ont quittés. Nous ne savons plus si nous devons prolonger notre deuil pour eux ou pour nous-mêmes. Personnellement, mon plus grand regret c'est l'abolition du doctorat en 1974 par un gouvernement de coalition. On ne peut comparer à aucun autre mal les ravages de ce renoncement au système européen et de l'abolition d'un système soi-disant « équitable » d'examen général pour l'entrée aux universités. Depuis cette époque, l'enseignement secondaire s'est dégradé, non seulement dans les lycées français qui comptaient une classe de terminale comme en France — et qui n'existe plus —, mais aussi dans tous les lycées, à travers toute la Turquie. Pour donner un exemple, à l'épreuve d'écrit de français, nous avons dû commenter un poème de Baudelaire, alors qu'en philosophie nous avons eu un texte de Bergson tiré d'un de ses ouvrages les plus difficiles, intitulé « La pensée et le mouvant ». Pour en finir avec nos nostalgies qui peuvent sembler anachroniques, reve-

nons à notre époque. Nous sommes quand même fiers d'avoir vécu un temps de paix et de culture sans savoir que cela correspondait à la fin d'une civilisation républicaine qui allait commencer à agoniser au bout d'un certain moment. Malgré tous ces sentiments négatifs, nous fêtons notre cinquantenaire avec des réunions, des livres, des conférences, etc. Il y a eu une cérémonie au lycée Galatasaray où nous avons reçu nos diplômes spéciaux pour avoir survécu à tant d'attaques et de régressions aussi bien en nous-mêmes qu'en notre pays. Cette cérémonie a eu lieu le même jour que notre *pilav* annuel qui se tient le premier dimanche de chaque juin, et nous sommes heureux d'apprendre que, aussi bien en Turquie que dans nos propres établissements, il y aura des changements importants et que cela fera avancer les choses dans les appropriations des langues étrangères et de la culture en général. Nous nous retrouverons en fin d'année pour lire les pages de notre livre de souvenirs !



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları² a créé en 2018 une nouvelle série sur les classiques de la littérature turque.

On y retrouve des auteurs très connus de l'époque tels Hüseyin Rahmi Gürpınar, Namık Kemal, Şinasi, Samipaşazade Sezai, Ahmet Mithat Efendi, Şemsettin Sami, Halit Ziya Uşaklıgil, Fatma Aliye, Mizancı Murat, Muallim Naci, Safveti Ziya, Ahmet Rasim et Filibeli Ahmet Hilmi.

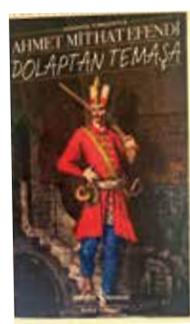
Ces écrivains turcs sont méconnus en Occident, notamment en France.³ Pourtant, la plupart d'entre eux ont été influencés par la Révolution française et ont essayé de partager leurs idées et valeurs — patriotisme, modernité, liberté, patrie — à travers les journaux dans lesquels ils écrivaient, mais également par l'intermédiaire de leurs pièces et de leurs livres écrits entre le

Ahmed Midhat Efendi¹

milieu de XIX^e siècle et la fondation de la République. Certains d'entre eux ont séjourné en France et ont participé au mouvement des Jeunes-Turcs. En général, ils parlaient français.

L'Édition d'İş Bankası a été créée en 1956 par Hasan Ali Yücel. Ce dernier a aussi fait traduire plusieurs œuvres classiques mondiales alors qu'il était ministre de l'Éducation nationale entre 1938 et 1946.

J'ai récemment lu l'un des classiques de cette nouvelle série⁴: *Dolaptan Temaşa*⁵ d'Ahmet Mithat Efendi. Cet écrit est paru la première fois dans le journal *Tercüman-i Hakkat*⁶, que l'auteur a édité lui-même pendant 43 ans et qui est considéré comme le journal ayant eu la plus grande longévité sous l'Empire ottoman, alors que son premier journal, *Devir*, n'a eu qu'un seul numéro.⁷ Romancier, journaliste, éditeur et auteur, Ahmet Mithat Efendi est issu d'une famille de commerçants de la classe moyenne. Né à Istanbul, il a écrit sa première œuvre en 1868 sous l'impulsion

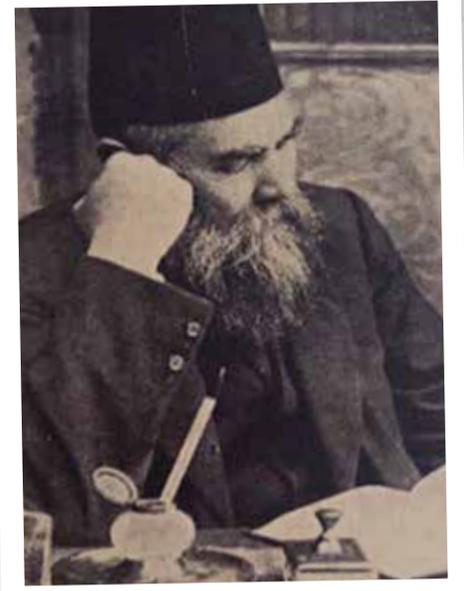


de ses amis des cercles littéraires qu'il fréquentait. Commence alors sa carrière d'écrivain. Il a notamment été influencé par Osman Hamdi Bey⁸, célèbre peintre turc, qu'il a rencontré à Bagdad et qui lui a fait découvrir la littérature occidentale. Au cours de la même période, Mithat a fait connaissance de certaines des figures religieuses les plus importantes de son époque et fut initié à la philosophie de l'Orient. Il parlait couramment le français, le persan et l'arabe. S'il n'était pas un partisan convaincu des valeurs occidentales, il représentait plutôt la synthèse des cultures orientales et occidentales.

1- Après la révolution des lettres dans le turc moderne, son nom est devenu Ahmet Mithat Efendi.

2- Les Éditions culturelles de İş Bankası.

3- Hüseyin Rahmi Gürpınar (1864-1944), Namık Kemal (1840-1888), Şinasi (1826-1871), Samipaşazade Sezai (1860-1936), Ahmet Mithat Efendi (1844-1912), Şemsettin Sami (1850-1904), Halit Ziya Uşaklıgil (1866-1945), Fatma Aliye (1862-1936), Mizancı Murat (1854-1917), Muallim Naci



(1850-1893), Safveti Ziya (1829-1875), Ahmet Rasim (1864-1932), Filibeli Ahmet Hilmi (1865-1914).

4- Ahmet Mithat Efendi, *Dolaptan Temaşa*, Türk Edebiyatı Klasikleri-14, İş Bankası Kültür Yayınları, février 2019.

5- [Garde-robe temporaire] L'histoire se passe à Istanbul. Une jeune femme invite dans sa chambre une personne innocente, mais ivre, qui a perdu son chemin. Peu après son amant, son mari arrive.

6- Le traducteur de la vérité.

7- *Devir* (l'époque).

8- Osman Hamdi Bey, fondateur de l'Université de Mimar Sinan qui était à Bagdad entre 1869 et 1871.



Derya Adıgüzel

Négociations et création de valeur, une relation indispensable

De nombreux négociateurs tentent de mettre rapidement l'offre sur la table pour ancrer les discussions au risque d'occulter des découvertes ultérieures et de ne pas créer de la valeur supplémentaire. Par conséquent, vous devriez éviter de vous assoir à la table des négociations avant de collecter activement les informations nécessaires.

Parfois, même après avoir activement recherché des informations, il est possible que quelqu'un ne puisse pas prolonger une offre qui crée de la valeur pour les deux côtés. Lorsque cela se produit, envisagez la possibilité de présenter plusieurs offres groupées dans lesquelles toutes les offres ont la même valeur. L'autre partie pourrait répondre en disant que toutes les offres sont inacceptables. Il ne faut pas se décourager. Au lieu de cela, une partie peut demander à l'autre : « Quelle offre aimez-vous le plus ? Qu'aimez-vous et que n'aimez-vous pas ? » Grâce à cette méthode, l'autre partie vous fournira des indications précieuses sur les points susceptibles de créer de la valeur. Les offres multiples permettent de découvrir un négociateur flexible dont les options seront susceptibles de vous convenir. De plus, cela vous permettra de comprendre les préférences et les besoins de l'autre partie. La prochaine fois que vous vous préparerez à faire une offre, il est préférable d'en faire plusieurs en même temps. Par exemple : deux parties ont signé un accord complexe et les deux sont satisfaits du résultat. La plupart des négociateurs estiment

alors que leur accord est conclu, mais les experts continuent de chercher des moyens d'augmenter leur part du gâteau. Une fois le contrat signé, demandez à l'autre partie si elle serait disposée à réexaminer l'accord afin de déterminer si celui-ci pourrait être amélioré. Certains experts suggèrent qu'après avoir trouvé un accord mutuellement acceptable, les négociateurs devraient faire appel à une tierce partie pour les aider à rechercher un accord de qualité supérieure.

Il existe différentes stratégies pour créer de la valeur lors de négociations importantes. À chaque situation, sa stratégie. Adopter la bonne stratégie permet d'augmenter l'avantage commun potentiel que les parties vont atteindre par la négociation. Ensuite, il est nécessaire de penser aux intérêts et aux préoccupations de la personne en face de vous. Si une partie met fin à une négociation sans en apprendre davantage sur les intérêts et les priorités de l'autre partie, vous avez probablement laissé passer de la valeur. Quelle que soit votre stratégie de négociation, la préparation est l'étape la plus importante. Une bonne préparation nécessite que vous réfléchissiez sur un certain nombre de questions simples, mais importantes. Malheureusement, notre monde et notre vie professionnelle ne sont pas toujours rationnels lorsqu'il s'agit de prendre des décisions et de traiter avec des gens. La meilleure négociation doit refléter au maximum les avantages des deux parties.



Ali Türek

Fugue Halicarnasse - bis !

Le spectacle avait débuté par les rythmes d'une darbouka et avait été suivi par le Prélude en C mineur d'un géant. Les lumières de la scène battaient l'ombre des pierres du Château des « Chevaliers de Rhodes », elles projetaient Halicarnasse du quinzième siècle à nos jours. Cette année-là, la première nuit du Festival de Ballet avait choisi « Bach alla turca » pour sa rentrée. Les notes et les mélodies restaient l'exemple sublime d'une « synthèse ».

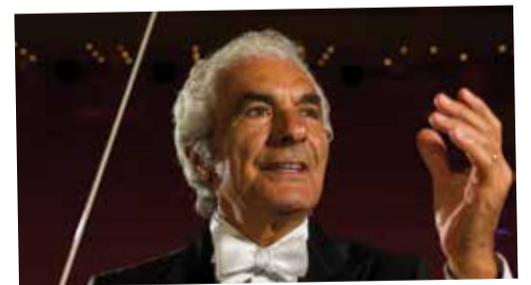
J'avais assisté à ce concert lors d'un moment tout particulier en août 2013, quelques jours avant mon départ pour Paris. Les mois précédents, les uns des journaux avaient vu la marche des noms de places ; Trafalgar, Times, Tahrir ou Taksim.

Étrangement, les mélodies d'Angelika Akbar me semblaient pouvoir être un guide pour comprendre le caractère *sui generis* de cette dernière place et de son pays. Une synthèse assez emblématique entre la modernité et la tradition qui ne pouvait se comprendre, d'ailleurs, que par la musique ou par le roman, par ces ultimes expressions de la génie créative.

Une synthèse qui avait réussi sa sécularisation non seulement pour les institutions du pouvoir politique, mais aussi — et surtout — pour des couches variées de la société. La marche irréversible de cette histoire avait su continuer son chemin en constante évolution au sein de l'ensemble de la société et en toutes ses institutions.

Vers la fin de la dernière pièce de Bach, interprétée par Akbar, le ney avait rejoint la darbouka et le piano, la foule avait massivement applaudi les musiciens ; la pianiste était restée debout plusieurs minutes pour les accueillir.

Il y a exactement six ans, juste avant mon arrivée à Paris, j'avais terminé ma chronique en rappelant l'étrange superposition des habitudes locales avec les règles de l'universel. On pouvait entendre des cris et les mains rythmées des spectateurs au milieu d'une fugue de Bach comme on témoignait les interruptions « a la turca » dans la démocratie. Pourtant, en fin de compte,



Bach restait Bach, et une vraie démocratie devrait l'être, en respectant les principes universels.

Cet été, six ans après, j'y suis retourné pour écouter Bach sous la direction de Gürer Aykal. Après, une longue traversée de « winter of our discontent »... Elle n'est sans doute pas terminée, mais la vue dominée par les mâts de bateaux à voile était là pour nous dire que nous étions bien arrivés à un point particulier de cette traversée, à celui de « l'été de nos espoirs »...



Eren M. Paykal

Je voudrais consacrer cet article à un livre dédié au « Maître des Maîtres », à savoir feu

le Professeur Nevzat Yalçıntaş qui nous a quittés il y a maintenant trois longues années. Le livre est intitulé « Hocam », qui signifie « Mon Maître » au sens de l'éducateur.

Comme vous le savez, le Professeur Yalçıntaş était un académicien ayant servi pendant près de 40 ans au sein de la Faculté d'économie de l'Université d'Istanbul. Mais c'était aussi une personnalité hors norme qui a énormément contribué à la vie politique, sociale et culturelle de Turquie. Il était — et est toujours — considéré comme un doyen dans les milieux intellectuels du pays et un expert sans pair dans les relations internationales de la Turquie, à commencer par les pays du Moyen-Orient et de l'Asie Centrale. Un homme qui s'est forgé avec une volonté inébranlable et qui a su cultiver chaque jour un important savoir. Un homme dont la bonté et l'assistance à autrui étaient aussi légendaires. Sa connaissance des langues étrangères comme le français, l'anglais et l'arabe lui a aussi permis de communiquer avec une diversité de gens de tous les pays et de toutes les cultures.

Le livre recueille donc les témoignages de près de 130 personnalités dont la plupart bénéficient d'une grande renommée sur les scènes politique, économique, académique et culturelle de la Turquie et aux aspirations politiques différentes. Des présidents de la République, des chefs de gouvernements, des ministres, mais aussi des hommes et femmes d'affaires, des journalistes, des académiciens ont voulu partager leurs pensées et sentiments à son égard. Il faut aussi y ajouter des personnalités du monde entier, de l'Espagne au Tatarstan. Le livre volumineux composé de 608 pages comporte une grande quantité de photos, reflétant une vie riche et exemplaire.

Pour clore cet article, je me permets de résumer quelques impressions de certaines personnalités qui ont contribué à cet ouvrage :

Hasan Yalçıntaş (petit frère de Nevzat Yalçıntaş) : Nevzat Yalçıntaş a prédit la guerre civile libyenne deux ans avant son éclatement en 2011. J'étais invité par le gouvernement libyen pour un projet d'infrastructure très avantageux. La Libye paraissait être un havre de paix et beaucoup de gens d'affaires

« Hocam »

turcs étaient sur place. J'ai dit que j'avais besoin de l'approbation de mon grand frère pour donner mon aval. À mon retour, le professeur m'a écouté et m'a dit : « Tu n'iras pas... La Libye va plonger dans une guerre civile fratricide. » Très étonné, j'ai fait part de cette information à mon interlocuteur turc et probable associé. Ce dernier a répondu : « Je respecte beaucoup le professeur, mais cette fois-ci il a tort... » Moins de deux ans après, l'OTAN commençait à bombarder la Libye...

Malik A. Ruiz (Président de la Communauté musulmane d'Espagne-Grenade) : Si je devais choisir une figure de père après m'être converti à l'islam, j'aurais choisi le Professeur Nevzat Yalçıntaş. Le développement de la communauté musulmane d'Espagne doit beaucoup au professeur. Nous avons pu inaugurer la Grande Mosquée de Grenade, après de grandes difficultés, le 11 juillet 2003. Cet exploit a vu le jour grâce aux encouragements et aux conseils du professeur. Dix ans après, nous avons eu l'honneur d'accueillir le Professeur Yalçıntaş et son fils Murat.

Mintimer Şaripovic Şaymiyev (Président,

fondateur de la République du Tatarstan) : Le Professeur Yalçıntaş accordait une grande importance au dialogue entre les religions et les civilisations. Durant mes 19 années de présidence de la république, j'ai eu l'occasion de partager avec le Professeur Yalçıntaş nos points de vue. La république du Tatarstan est fière de sa brillante collaboration avec la Turquie. Nous avons développé nos relations dans tous les domaines, à commencer par les secteurs économique, commercial, culturel, scientifique, éducatif, parlementaire et municipal. Nos entretiens avec le Professeur Yalçıntaş y ont sans doute beaucoup contribué.

Rahmi M. Koç (homme d'affaires, doyen) : J'ai connu le Professeur Nevzat Yalçıntaş grâce à mon père Vehbi Koç. Quand il rendait visite à mon père, il passait aussi me voir. C'était un grand homme de sciences, un académicien très équilibré avec une grande capacité d'études et d'analyses. Il ne s'énervait jamais, il était toujours constructif et rassembleur. Nous avons entretenu une amitié réciproque que nous ne pouvions pas expliquer...

En ce qui me concerne, je voudrais exprimer tout mon bonheur, mais aussi tout l'honneur que j'ai eu à connaître personnellement le Professeur Nevzat Yalçıntaş. Qu'il repose en paix.



Jusqu'où ira le bras de fer entre l'Iran et les États-Unis ?

Mai 2018, Donald Trump annule l'accord sur le nucléaire iranien, conclu par son prédécesseur en 2015, après vingt et un mois de négociations. S'en suit une accumulation de sanctions économiques destinées à renverser le régime iranien. Ainsi, étranglé par l'embargo, l'Iran a recours à la provocation pour desserrer cette étreinte qui asphyxie son économie. L'escalade des tensions est chaque jour un peu plus dangereuse.

Le 20 juin dernier, une guerre fut évitée de justesse : le président américain déclarait avoir renoncé au dernier moment à une offensive contre l'Iran après que ce dernier eut abattu un drone américain, une action qui aurait pu avoir des conséquences catastrophiques. En retour, le 7 juillet dernier, l'Iran du guide suprême Ali Khamenei confirmait qu'ils allaient procéder à l'enrichissement de l'uranium à un niveau prohibé par l'accord de Vienne. Une annonce qui a fait réagir la communauté internationale.

Le 14 juillet dernier, la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni ont appelé, dans une déclaration commune, à une désescalade des tensions. « Nous pensons que le moment est venu d'agir de façon responsable et de rechercher les moyens d'arrêter l'escalade des tensions et de reprendre le dialogue. Les risques sont tels qu'il est nécessaire que toutes les parties prenantes marquent une pause, et envisagent les conséquences possibles de leurs actions ». Mais l'incapacité des Européens à agir renforce l'impasse. Malgré la visite du conseiller diplomatique d'Emmanuel Macron, l'Iran campe sur ses positions. L'ultimatum est le suivant : soit



les Européens prennent des mesures, soit les États-Unis cessent leur guerre économique contre l'Iran, sans quoi « la prochaine étape sera celle de l'enrichissement de l'uranium à 20 % », a déclaré un responsable du nucléaire iranien.

Du côté américain, pour freiner le bellicisme de leur président, la Chambre des représentants adoptait le 12 juillet dernier, à une écrasante majorité, un amendement interdisant au président Trump d'entrer en guerre avec l'Iran sans l'approbation du Congrès. Mais cela n'a pas empêché Donald Trump à réitérer ses menaces, et surtout à y opposer son veto présidentiel.

La voie de la diplomatie semble pour l'instant semée d'obstacles. Même s'il n'est pas question d'une guerre directe actuellement, les risques d'un conflit armé ne pourraient rester limités à l'Iran, mais embraseraient tout le Moyen-Orient et aggraveraient l'instabilité et les tensions internationales.

* Eda Özdemir



Ouille, je vois tout de travers, c'est trop de travers lotourkeleta!

J'ai vraiment besoin de lunettes de soleil.

Non Zora, il pleut! Mais tu parles de travers hein! c'est la tour Galata. Ga-ta-ta!

et alors? je peux l'appeler la tour Keleta si je veux. à l'entrée de ma appelée sera et pas sera

La saga de nous Keleta



Camille Saulas

Le Jour de la Confédération célébré à Istanbul

Le 27 juin dernier était célébré, au Musée Rahmi M. Koç d'Istanbul, la fête nationale du Canada. Pour l'occasion, le Consul général du Canada à Istanbul a insisté sur les liens qui unissent la Turquie et le Canada, tandis que les invités ont eu l'occasion de déguster des produits purement canadiens – dont la fameuse poutine québécoise !

C'est dans ce lieu fondé en 1991 et dédié à l'histoire de l'industrie, du transport et des communications que le Jour de la Confédération, aussi appelée la fête du Canada, a été célébré en Turquie. Officiellement fêtée le 1^{er} juillet, cette journée commémore la naissance de la Confédération canadienne à la suite de la sanction royale de la Reine Victoria, entrée en vigueur le 1^{er} juillet 1967. Ce jour est considéré comme la date d'indépendance du Canada vis-à-vis du Royaume-Uni.

Cette cérémonie fut également l'occasion de mettre l'accent sur ce qui unit ces deux pays qui célèbrent cette année leurs 76 ans de relations diplomatiques. Les relations bilatérales sont riches et diverses entre les deux membres de l'OTAN. Outre la coopération en matière de défense ainsi que les relations politiques et culturelles qui les unissent, les relations économiques entre ces deux États ne cessent de se développer. En effet, la Turquie est le 24^e partenaire commercial en importance du Canada. En 2017, les échanges commerciaux bilatéraux de marchandises se sont élevés à plus de 3 milliards de dollars canadiens (2,5 milliards de dollars en 2016), tandis que les investissements canadiens en Turquie s'élevaient à 1.581 milliards de dollars canadiens. Au

premier trimestre 2019, les exportations canadiennes en Turquie ont atteint les 515 785 dollars canadiens (+ 23,9 % par rapport à la même période en 2018). Dans son discours, le Consul général du Canada, M. Ulric Shannon, a rappelé que l'année dernière, c'est entre ces murs qu'il avait déjà souligné le renforcement des relations bilatérales entre la Turquie et le Canada. Un an après, M. Ulric Shannon constate le succès de cette démarche, rappelant notamment que les deux pays ont signé le 8 juin un protocole d'entente établissant un comité conjoint sur le commerce qui vise à renforcer les relations dans les domaines du commerce, de l'industrie, des services et de l'investissement. Il a par ailleurs loué la création d'un réseau turco-canadien de femmes d'affaires dans le secteur de l'énergie ainsi que diverses initiatives dont le but est de découvrir de nouvelles



opportunités économiques unissant la Turquie et le Canada dans le cadre de la stratégie d'Ottawa de diversifier ses partenaires économiques et de donner une place de choix à la Turquie.

En outre, M. Ulric Shannon a souligné l'importance des échanges étudiants entre les deux pays, se réjouissant du nombre toujours plus important d'étudiants turcs au Canada (4 000 étudiants actuellement). En effet, le pays à la feuille d'érable constitue la destination privilégiée des étudiants turcs (23 %) qui désirent poursuivre leurs études à l'étranger selon une étude publiée en janvier 2019 par l'Association des conseillers en éducation de Turquie. Signe de cette dynamique, un réseau d'Alumni turcs des universités et des Cégeps du Canada a été créé cette année ; une première symbolique.

M. Ulric Shannon a aussi rappelé son ambition quant au regard que portent ses concitoyens sur la Turquie. Il souhaite en effet que les Canadiens puissent aller au-delà des informations sur la Turquie relayées par les médias afin qu'ils soient en mesure de découvrir la Turquie dans toute sa diversité et sa richesse. De plus, il a souligné l'importance du travail des missions diplomatiques canadiennes en Turquie pour qu'Ankara comprenne et prenne en compte les tenants et les



aboutissants des valeurs que porte le Canada, à commencer par le respect des droits de l'Homme, la lutte contre toutes les formes de discrimination, la promotion de la diversité, de la démocratie, ou encore du multilatéralisme.

Ce dernier, qui a mis en avant l'importance d'élections justes et équitables tout comme la neutralité du Canada dans les affaires internes de la Turquie, en est venu à mentionner le résultat des élections municipales à Istanbul du 23 juin, saluant une transition « paisible » du pouvoir, l'attachement des citoyens turcs au processus démocratique et l'acceptation de la décision du peuple turc. Conscient des différences qui séparent Ankara et Ottawa sur le plan politique, mais optimiste, le Consul a exprimé son souhait de voir les relations entre les deux pays prospérer afin qu'elles arrivent à leur plein potentiel.

La Suisse fête son 728^e anniversaire au Swissôtel The Bosphorus d'Istanbul

Aujourd'hui la Turquie était présent pour célébrer le 728^e anniversaire de la Confédération suisse au Swissôtel The Bosphorus, à Istanbul. Organisé en l'honneur de la fête nationale suisse, cet événement était aussi une réception de départ pour la Consule générale de Suisse à Istanbul, Madame Nathalie Marti.

Depuis 1891, la fête nationale suisse est célébrée tous les premiers août rappelant le pacte de 1291 réalisé par trois cantons à des fins juridiques et défensives, alors que la Suisse appartenait au Saint-Empire romain germanique. Ce serment est un événement fondateur de la Confédération helvétique.

Le 10 juillet, Aujourd'hui la Turquie était convié dans les très beaux jardins du Swissôtel The Bosphorus où l'élégance et les traditions suisses, aussi bien culinaires que musicales, étaient à l'honneur dans un cadre envoûtant bercé par le folklore helvétique.

Après le lancement des hymnes turc et helvétique, la Consule de Suisse à Istanbul,



Madame Nathalie Marti, a prononcé une allocution soulignant les jalons dans les relations bilatérales entre la Suisse et la Turquie. La Consule a tout d'abord rappelé la relation étroite qui lie la Suisse à la Turquie et a félicité l'abondance des contacts officiels cette année entre les deux nations.

La Consule a ensuite souligné la stabilité des relations économiques entre les deux pays : « Le volume des échanges commerciaux entre les deux pays l'an dernier s'est élevé à 3,32 milliards de CHF. Le montant

des exportations suisses en Turquie était de 1,87 milliard de CHF et la Suisse a importé pour 1,44 milliard de CHF. Même si la progression est légère par rapport à 2017, elle reste encourageante. »

La Consule générale a également salué les efforts au niveau du secteur éducatif, les écoles privées suisses recherchant activement de nouveaux étudiants en Turquie : « Pour l'année académique 2018-2019, le nombre d'étudiants turcs dans les universités suisses reste stable avec 825 étudiants turcs inscrits. De plus, la Suisse accorde des bourses à des étudiants de plusieurs pays, dont la Turquie. Pour cette année universitaire, neuf étudiants turcs ont reçu une bourse pour étudier en Suisse, c'est un chiffre record ».

Avant les remerciements, et au grand étonnement des convives, Nathalie Marti a annoncé son départ anticipé. Elle quittera ses fonctions pour rejoindre la Suisse au mois d'août : « Je voudrais annoncer que de manière tout à fait inattendue, je vais quitter Istanbul à la fin du mois d'août. On m'a offert la position de vice-directrice de la Direction du droit international à Berne et avec le rôle joué



en Suisse de la Genève internationale et du Comité international de la Croix Rouge dans le contexte international, c'est un défi que je me réjouis de relever. J'aime profondément la Turquie et les Turcs. Vous avez fait de mon séjour dans ce pays un moment très intense de ma carrière de diplomate que je ne risque pas d'oublier. Je vous remercie très sincèrement pour tout ce que vous m'avez appris et donné. Je laisse ici beaucoup d'amis et d'émotions pour ne pas revenir. Donc je reviendrai. Je le promets. »

Clôturant son discours sous une pluie d'applaudissements et visiblement émue, la Consule de Suisse a convié les invités à se rapprocher du buffet où les saveurs traditionnelles suisses étaient au rendez-vous. Les convives ont eu le plaisir de déguster des spécialités telles que la raclette et une variété de douceurs sucrées pour clore la soirée en beauté. Alliant simplicité, élégance et gourmandise, cette réception en l'honneur de la Suisse fut encore une fois une grande réussite.

* Eda Özdemir





Suphi Baykam

Le PSG de 2020

Le Paris Saint-Germain de la saison prochaine est en train d'être créé pour pouvoir terminer l'année avec cinq différentes coupes dans cinq différents titres. La Ligue 1, la Coupe de France, la Coupe de la Ligue, la Supercoupe de France et la Ligue des champions sont toutes désirées avec une grande passion par les investisseurs de l'équipe. Le projet du PSG est de poursuivre sa route vers la finale avec des transferts, mais cet été les supporters parisiens ne sont pas aussi satisfaits que les années précédentes. Après des transferts frappants parmi les stars du football comme Zlatan Ibrahimovic, Neymar, Di Maria, Mbappe, Buffon, Davis Luiz, Thiago Silva, Cavani, Veratti, Beckham, Veratti et Motta, les supporters veulent que les transferts de cette saison soient du même calibre, mais jusqu'à aujourd'hui les dirigeants du PSG n'ont pas réussi à les convaincre en ce qui concerne leurs capacités pour réussir en Champions League.

Abdou Diallo a été transféré du Borussia Dortmund pour un montant estimé de 32 millions d'euros. Diallo, un défenseur central, mesure 1,87 m, mais il est surtout gaucher, ce qui est très important dans le football moderne. Un autre transfert a été celui de Pablo Sarabia de Séville FC. Coût de l'opération :



18 millions d'euros. Sarabia est un milieu offensif et il a effectué une très bonne saison dans la ligue espagnole où il a marqué 13 buts et a réussi à faire 13 passes décisives. De plus, il a aidé son équipe avec deux buts et deux passes décisives en Europa League. Un autre transfert du PSG est celui du Mexicain Ander Herrera de Manchester United ; comme le contrat de Herrera se terminait à la fin de la dernière saison, le PSG n'a pas payé un montant à l'ancien club du joueur. Herrera est un milieu central qui sera un atout pour que le PSG puisse mener des attaques avec son talent de passe et de tirs bien placés.

Mis à part ces transferts, le PSG a seulement acheté des joueurs plus jeunes comme Mitchel Bakker et Marcin Bulka ; des investissements sportifs pour le futur du club. Reste à savoir si cela sera suffisant pour satisfaire des supporters devenus de plus en plus exigeants !



L'Atelier du Pain à Salt Beyoğlu : initiation au pain au levain 100 % maison



Du 3 juillet au 3 août, les fourneaux du Salt Beyoğlu étaient réservés au *Kolektif Fırın*, une équipe constituée d'une vingtaine de personnes qui, depuis leur maison, confectionnent du pain au levain et proposent volontairement de partager leur passion et leur technicité avec les autres. En effet, le monde de la boulangerie a pâti de l'industrialisation et de l'usage croissant d'additifs. De plus, l'apparition de nouvelles phobies alimentaires ou les allergies au gluten poussent de plus en plus de consommateurs à mettre les mains à la pâte. S'intéressant à ces problématiques, *Aujourd'hui la Turquie* s'est rendu à la première de cet atelier.

Fort de son succès, l'atelier attirait dès le premier jour un public varié : des cols blancs, des femmes au foyer, des maris accompagnant leurs épouses et beaucoup de jeunes ! La plupart d'entre eux étaient déjà des amateurs de pain, mais il leur manquait souvent « la » recette. Les questions fusent et se répètent : « Comment avoir un pain bien levé ? » « Comment réussir son levain ? » L'atelier est organisé comme un « laboratoire de recherche », le but est de : « parler de pain, de préparer du pain et de se poser des questions relatives au pain et à l'alimentation saine ». On vous

montre l'exemple en vous proposant une recette très saine de pâte à pain, chacun l'adoptera à sa façon : 3 kg de farine de seigle, 1 kg de blé d'Üveyik, 1 kg de blé de Karakılıç (seul blé en Turquie non-modifié génétiquement), 15 % de levain pour 70 % d'eau. Le secret : adoucir le sel avec de l'eau avant de l'incorporer au mélange et pétrir. En effet, le pétrissage est essentiel : l'objectif est d'hydrater les particules de gluten qui vont ainsi pouvoir s'agglutiner entre elles et former une pâte visqueuse. On laisse ensuite la pâte reposer jusqu'à ce qu'elle double de volume. Puis il viendra d'autres étapes de pétrissage pour dégazer. Après tous ces points techniques, la pâte est laissée au repos jusqu'au lendemain afin d'être cuite et dégustée par les participants.



Sans gluten, vegan, avec votre propre farine ou levain, c'est vous qui décidez du déroulement. Les séances de pratique sont accompagnées de conférences et de tables rondes. Ces ateliers servent avant tout à sensibiliser les consommateurs contre la mécanisation nocive d'un aliment essentiel qui peut être réalisé facilement à la maison. Il ne faut pas oublier qu'en 2017, en moyenne 140 kg de pains étaient consommés par un Turc, trois fois plus que dans les pays européens.

* Eda Özdemir



Meliha Serbes

La menthe

Chez nous, il existe peu de plantes dont les variétés sont aussi nombreuses que la menthe qui est utilisée depuis longtemps. Dans l'antiquité, les Grecs l'utilisaient déjà.

La menthe poivrée (*Mentha piperita*) appartient à la famille des labiées. Sur le plan médical, elle est plus intéressante que ses voisines, la menthe crépue, la menthe verte, etc.

La menthe poivrée est une plante vivace herbacée, cultivée dans plusieurs régions de France, mais surtout en Anjou, dans le Berry, et dans la région de Milly-la-Forêt, pour les besoins de l'herboristerie et de la distillerie.

Grâce à l'essence qui est contenue dans les poils glanduleux qui recouvrent ses tiges et ses feuilles, la plante dégage une forte odeur aromatique et possède une saveur poivrée.

Elle contient un tanin et une huile essentielle qui sont plus suaves dans la menthe cultivée dans les pays septen-



Votre Santé

trionaux, ce qui explique la supériorité de la menthe Mitcham (anglaise) sur la nôtre.

Il faut environ 500 à 600 kg de plantes fraîches pour retirer un kilo d'essence de menthe. Refroidie à 0 °C, cette essence laisse cristalliser un camphre particulier, le camphre de menthe ou menthol.

La menthe possède des propriétés médicinales notamment digestives et antiseptiques, et elle est employée contre l'atonie du tube digestif. Le docteur Trousseau la prescrivait pour lutter contre les vomissements nerveux.

Les feuilles mondées sont employées à raison de trois à quatre grammes pour 100 grammes d'eau bouillante que l'on jette sur les feuilles. Rien de mieux que

de laisser infuser dix minutes et de déguster l'infusion chaude et sucrée après les repas.

Associée à la mélisse, à la fleur d'orange et à d'autres plantes (serpolet, fleurs de lavande ou de tilleul), son infusion calme les coliques nerveuses et les crises d'aérophagie.



Ekin Çankal

Traverser la Manche pour une cause

C'est toujours un privilège d'être entouré par des gens spéciaux qui ont envie de changer le monde et de contribuer au bonheur d'autrui, surtout lorsque l'on se sent un peu perdu et que l'on essaie de trouver un chemin ou de le construire. Rencontrer ce genre de personnes, c'est une chance et une porte s'ouvrant vers une autre vision du monde !

Cette année, j'ai traversé pour la troisième fois le Bosphore à la nage et, comme à chaque fois, cette compétition m'a permis de rencontrer des personnes avec un grand cœur. Raha Akhavan, une Iranienne et professeure au sein de la faculté de gestion de l'Université de Sabancı, est l'une de ces personnes. J'ai eu la chance de croiser son chemin en 2017 alors que

je m'entraînais afin de traverser le Bosphore pour la première fois. Malgré la différence d'âge, nous sommes devenues de bonnes amies et j'ai toujours été impressionnée par la façon dont elle vivait sa vie avec détermination. Ensemble, nous



avons organisé l'été passé des activités liées à la protection de l'environnement dans les alentours de Kadıköy dans le cadre du projet « Crash the Trash ». Nous nous entraînons le matin vers Caddebostan pour préparer notre compétition de natation, puis nous nettoyons les rues pour sensibiliser la population quant à la pollution plastique.

Je me souviens très bien que, alors que nous nous connaissions encore peu, elle m'avait dit qu'elle deviendrait la première femme iranienne à traverser la Manche à la nage. C'est un projet sérieux et ambitieux qui n'a rien à voir avec la traversée en une heure du Bosphore. Nombreux sont les grands athlètes qui ont eu des difficultés à relever ce défi à cause, notamment, des risques d'hypothermie. Par exemple, si votre masse corporelle n'est pas suffisante, votre corps ne sera pas en mesure de protéger vos organes en traversant la

Manche dans une eau à environ 16 °C. En 2017, Raha a traversé le Bosphore pour la première fois. Depuis, nous releçons ce défi ensemble. Et en août, elle envisage de réaliser son rêve de traverser la Manche qu'elle avait partagé avec moi deux années plus tôt. Elle sera accompagnée d'une équipe composée de quatre personnes (une Iranienne, un Écossais et deux Turcs) dont le nom est « Out of Your Comfort Zone ».

Pour elle, ce défi est l'occasion de recueillir des dons pour subvenir à l'éducation de 500 étudiants par le biais de l'Association pour le soutien à la vie contemporaine (ÇYDD). Si vous voulez soutenir l'équipe « Out of Your Comfort Zone », voici les informations nécessaires.

Yapı Kredi Etiler Özel Hesap Bankacılık Merkezi; Şube No: 915

Hesap İsmi: Çağdaş Yaşamı Destekleme Derneği
TRY IBAN: TR13 0006 7010 0000 0053 6834 47
USD IBAN: TR86 0006 7010 0000 0057 9895 15
EUR IBAN: TR60 0006 7010 0000 0057 9710 68
GBP IBAN: TR25 0006 7010 0000 0058 0267 94
Pour plus d'explications, veuillez écrire à MANS YUZUSU



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Peu importe à qui vous vous adressez, si vous lui dites que vous organisez un voyage en Russie, il/elle vous parlera immédiatement de Saint-Petersbourg, la « Venise du Nord », et vous dira combien elle est exceptionnelle. Cette magnifique ville, au fond du golfe de Finlande, a été fondée par le tsar Pierre le Grand et compte 42 îles sur la Neva, là où le fleuve rejoint le golfe. C'est durant la période des « nuits blanches », c'est-à-dire de la fin juin à début juillet, qu'il est exceptionnel de découvrir le grand pays de Dostoïevski.

Alors que Moscou conserve un charme froid et énigmatique, Saint-Petersbourg est indéniablement européenne. Berceau de la révolution bolchévique, témoin du « Dimanche rouge », son architecture époustouflante, son héritage historique, culturel et politique, éveillent en chacun une très grande curiosité. C'est au temps de la tsarine Catherine II que les Lumières frayent leur voie en Russie. Pourtant, c'est le tsar Pierre le Grand qui a permis l'émergence de cette tradition dans l'Empire.

Saint-Petersbourg : Un conte de fées

L'époque de Catherine II est considérée comme « la période d'or » de la Russie. Ouverte à l'art, à la littérature et favorable au développement social, la tsarine entretient des relations très étroites avec des intellectuels français de son temps comme Diderot et Voltaire qui sont surpris et ravis d'être suivis et reconnus en Russie. Catherine II collectionnait aussi de grandes œuvres d'art qu'elle achetait aux enchères. Aujourd'hui, le musée de l'Ermitage abrite la plus grande collection de tableaux du monde.

Ce qui m'a étonné lors de ma visite en Russie, où j'ai visité les deux grandes et incontournables villes que sont Moscou et Saint-Petersbourg, c'est le grand refoulement de la période socialiste. J'admets qu'une semaine en Russie ne suffit pas et ne permet en aucun cas d'émettre des jugements rapides sur le



pays. Néanmoins, selon mes observations — limitées, modestes et brèves —, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander s'il n'y avait vraiment aucune nostalgie par rapport à cette longue période de la tradition socialiste qui a quand même influencé toute l'histoire de la pensée politique et philosophique du XX^e siècle. Il est impossible en si peu de temps d'avoir une vision complète de ce grand pays. Toutefois, on ne guérit pas de sa curiosité envers la culture russe. Plonger dans les pages du roman de Dostoïevski, « les Notes d'un souterrain », en marchant le long des canaux et en traversant les ponts de Saint-Petersbourg. Rendre hommage à l'un des plus grands poètes turcs Nazım Hikmet, enterré à Moscou avec sa Vera, en imaginant les beaux vers de sa poésie imprégnés par l'amour et l'exil. La Russie est une aventure profonde, à réécrire.

Küçük İskender : hommage à une figure marquante de la poésie turque contemporaine

De son vrai nom Derman İskender Över, Küçük İskender est né en 1964 à Istanbul. Fils du peintre İskender Över, il est diplômé du lycée Kabataş. Après avoir quitté la faculté de médecine Cerrahpaşa en dernière année et avoir abandonné le département de sociologie de la faculté des lettres de l'Université d'Istanbul au bout de trois ans, il se consacre pleinement à la poésie. Son premier poème a été publié dans *Milliyet Sanat*. Il est devenu l'un des noms importants de sa génération avec ses poèmes centrés sur sa vie personnelle, son enfance, l'amour et la sexualité.

Il se décrivait comme un « poète de métropole », « marginal et contradictoire », mais il était avant tout courageux. Bien que l'on retrouve des influences de Can Yücel ou de Cemal Süreya dans ses poèmes à travers l'utilisation de jeux de mots, il était avant tout le poète d'« un monde cosmopolite et d'une structure chaotique ». Sa poésie polémique et rebelle ainsi que son langage symbolique et ironique ont fait de lui le poète le plus audacieux non seulement des années 1980, mais de toute la poésie turque.

La vie a ses bruits, elle a aussi ses silences...



Ne possédant aucune légitimité pour vous faire découvrir Istanbul, et ne trouvant pas pertinent de vous présenter les principaux lieux touristiques de la ville (que vous trouverez aisément sur internet), il conviendra ici d'adopter une posture philosophique toute particulière, celle du Dasein d'Heidegger, afin de profiter pleinement, mais surtout intérieurement, de votre voyage.

Afin de saisir l'enjeu d'un tel concept comme outil philosophique pour votre voyage et plus largement pour votre quotidien, il faut le situer dans son œuvre.

C'est pourquoi il est essentiel d'évoquer le concept de « réalité humaine », qui régit la majeure partie de sa philosophie afin de ne pas passer à côté du Dasein.

La « réalité humaine », montre Heidegger, se perd souvent dans la vie inauthentique, c'est-à-dire la « banalité quotidienne » et le « bavardage ». Mais elle peut aussi se retrouver dans son authenticité et s'ouvrir, ainsi, au mystère et à l'Être, source de toutes choses. Ainsi l'existant humain, jeté dans le monde et abandonné à lui-même, est une réalité dont la nature est d'être essentiellement « souci », à savoir être sans cesse jeté en avant de lui-même, s'anticiper soi-même, ne jamais coïncider avec sa propre essence. Dès lors, le Dasein propose de ne pas s'anticiper, mais de se confronter à l'immanence de son être pour enfin coïncider avec ce que nous sommes réellement, et cesser d'être en permanence en quête de sens pour s'oublier, pour s'échapper de nous-mêmes, de peur de se retrouver face à soi et à la détresse qui pourrait en découler.

Jean Jaurès disait qu'« il y a dans le voyage de l'esprit à travers la réalité, une part d'aventure dont il faut d'emblée accepter le risque ». C'est le risque que je vous propose d'accepter à Istanbul en décidant de ne pas préparer votre voyage.

Je veux que l'ennui vous pousse à vous promener sans filtre touristique, que vous vous laissiez emporter par vos envies, à l'écoute de votre être, à l'écoute de la ville.

Une communion pour votre plus grand bonheur, le bonheur de l'étonnement, celui de tomber sur un *Street Art* éblouie par un intense coucher de soleil méditerranéen, pourpre et abrasif. La surprise d'une architecture ottomane, laissant entrevoir le quotidien d'un.e habitant.e d'Istanbul. Le plaisir d'un déplacement en ferry, celui de traverser autant de fois le Bosphore que le cœur vous en dit. Vous pourrez assister au grand bal des mouettes qui s'élancent au rythme des vagues qui sans aucun doute, à leurs

tours vous entraîneront. L'occasion pour vous aussi de contempler les géants de métal qui bordent les zones industrialo-portuaires. Tenter d'apprivoiser les épaves rouillées de ces anciennes créatures de bois et d'acier.

Vous l'aurez donc compris, le voyage se trouve dans votre Dasein, c'est-à-dire dans votre capacité à ne faire qu'un avec vous-même, à prendre le risque de l'ennui à l'instar de la frénésie touristique qui vous écartera encore un peu plus loin de vous-même.

* Alexandre Gassier



On compte à son nom des dizaines de poèmes, des textes libres, un journal intime, trois romans, deux recueils, une revue et une anthologie. Certains de ses poèmes ont également été publiés dans des anthologies de certains pays européens.

En 2000, il entre dans le top 10 du concours des jeunes poètes européens en Italie (La Giovane Poesia Dopaeuropa Nel). Il fut conférencier et orateur en Allemagne et aux Pays-Bas en 2001 et en 2002. En 2003, il a effectué la première déclaration du Congrès des Homosexuels Turcs à Berlin. En 2004, il a enseigné dans les universités de New York et de Caroline du Nord. Il a également travaillé comme comédien, scénariste et programmeur radio.

C'est l'une des rares personnes qui a entretenu une relation aussi honnête entre sa poésie et sa vie. On peut facilement dire que c'est l'un des plus influents poètes turcs contemporains, notamment auprès de la jeune génération.

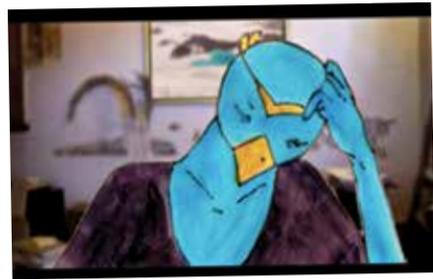
Diagnostiqué d'un cancer l'an dernier, il est décédé à l'âge de 55 ans le 3 juillet dernier, peu de temps après avoir sorti son dernier livre « İkinci Waliz ». Son discours humaniste, sa créativité individuelle sans frontières formelles, son intelligence et son sourire malicieux ont marqué à jamais la Turquie.

* Eda Özdemir



Nisan Yetkin, une artiste engagée

La réalisatrice et illustratrice turque Nisan Yetkin semble être née avec un crayon à la main. Après des études à l'Université de York, au Royaume-Uni, cette artiste engagée a récemment coproduit deux courts-métrages au succès retentissant : « Spit It Out », diffusé par BBC Scotland, et « I Don't Want To Call It Home », soutenu par le Scottish Documentary Institute et présenté au Festival international du film d'Édimbourg avant d'émouvoir les cinéphiles lors du Festival du film britannique de Dinard. Aujourd'hui la Turquie a eu le plaisir de s'entretenir avec cette dernière dont la parole est on ne peut plus précieuse.



Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je dessinais avant même d'apprendre à lire. Cependant, c'est une BD qui a transformé ma vision du monde : *Maus*, d'Art Spiegelman. Je l'ai découverte alors que je n'avais que dix ans, et ce fut une révélation. Des lignes simples et une histoire puissante peuvent vous électriser. J'ai toujours désiré être caricaturiste, animatrice ou bien auteure de BD, mais j'avais une autre passion dont j'ai voulu faire le fondement de ma pratique artistique : l'histoire. Faire le bond entre la formation académique en histoire et les arts visuels, domaine où je suis autodidacte, m'a semblé intimidant au début, mais je suis heureuse de l'avoir fait.

Ainsi, après avoir fini mes études au Lycée Charles de Gaulle à Ankara, j'ai eu l'occasion d'étudier dans le système britannique qui propose, je pense, davantage de pratique dans le domaine académique. Si j'aime la netteté qu'offre le système anglais, je pense m'être orientée vers l'Université de York, car elle dispose d'un très bon département dans ma discipline, mais aussi parce que les conditions d'études étaient mieux, à mon avis, qu'en France.

Vous avez coproduit « Spit It Out », un court-métrage sur le processus de rétablissement à la suite d'un traumatisme causé par une agression sexuelle. Comment choisissez-vous vos sujets et d'où vous vient l'inspiration ?

J'aime aborder des sujets difficiles de la manière la plus artistique, touchante et respectueuse possible. Pour moi, c'est un exercice intellectuel, une thérapie, et un voyage dans la condition humaine.

Pour le documentaire « Spit It Out », l'idée appartient à sa réalisatrice Léa Luiz de Oliveira qui est une amie et avec qui je continue à travailler. La séquence animée que j'ai créée portait sur l'une des parties les plus difficiles à mettre en scène : l'attaque et les sentiments qui en découlent. J'ai voulu contribuer à ce projet parce que le viol est l'un des crimes les plus ignobles que l'on peut commettre, et je voulais le dénoncer. Mon objectif était de montrer que ce ne sont pas que des monstres qui perpétuent des attaques sexuelles, ce sont aussi des gens « normaux » qui refusent de prendre en compte l'idée de consentement. J'ai voulu que ces gens-là réalisent à quel point ils font du mal, et bien sûr, j'ai voulu que les victimes de ces situations ne se sentent pas seules dans leur douleur.

Vous avez récemment coproduit un film d'animation « I Don't Want To Call It Home » (« Je ne veux pas appeler ça ma maison ») avec Léa Luiz Oliveira. Il y a des idées très fortes dans ce court-métrage notamment quant à la situation en Turquie. Pouvez-vous nous parler davantage de ce film ? Pourquoi avoir choisi des oiseaux bleus pour représenter les protagonistes ? Qu'en est-il de la place de l'art pour le personnage principal ?



Ce projet était intimidant sur plusieurs points, non seulement parce que je ne savais pas animer, mais aussi en raison du sujet qui devait être abordé avec précaution.

L'idée de faire un film sur la Turquie est née à la suite d'une conversation sur Skype entre Léa et moi après la tentative de coup d'État du 15 juillet 2016. À l'époque, j'étais déjà bouleversée, comme beaucoup de gens qui vivent en Turquie, par la situation dans mon pays, mais ce dernier événement m'a profondément choqué. Ainsi, lorsque nous avons commencé à travailler sur le film, j'étais dans un état psychologique très différent d'aujourd'hui, j'étais beaucoup plus affectée, même terrorisée et incertaine quant au futur.



Ce sentiment n'a pas complètement disparu, mais ce film fut véritablement une thérapie pour moi, et une thérapie très intensive puisque pendant trois mois je me suis enfermée à la maison pour dessiner des milliers de personnages-oiseaux sur papier afin de pouvoir les numériser et les faire bouger de manière intentionnellement imparfaite afin de mettre en valeur le manque de liberté de mouvement au quotidien. Et je pense que l'aspect physique de ce processus est aussi important que l'aspect intellectuel.

Quant aux oiseaux anthropomorphiques, c'est un style que j'avais déjà employé et que je continuerai à utiliser. J'aime



le fait qu'il est possible de transmettre toutes les émotions humaines avec ces personnages caricaturés sans qu'il soit nécessaire de préciser leur race ou leur genre. Évidemment, dans ce film, le fait que mes personnages sont des créatures ayant une tête d'oiseau et qu'ils ne peuvent pas voler intensifie l'idée du manque de liberté.

Quant à la place de l'art pour l'oiseau principal, comme elle l'exprime dans le film, c'est un mécanisme de défense face à un monde en attaque constante ; elle est poursuivie par un personnage qui ne semble pas être de son monde, et ne peut se débarrasser de lui que lorsqu'elle commence à créer.

Ce court-métrage a été présenté au Festival international du film d'Édimbourg et a été nommé au Festival du film britannique de Dinard. Quel accueil a-t-il reçu ?

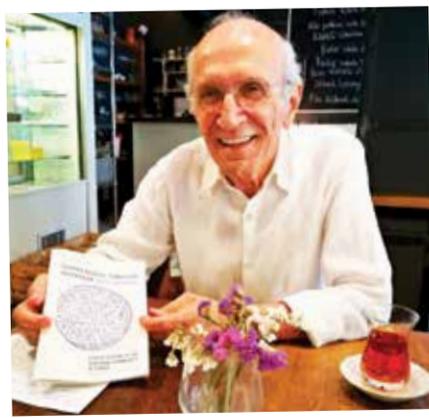
La réaction à Édimbourg a été très bonne ; certaines personnes sont venues me dire qu'elles avaient été très touchées par le film. Une personne a eu une crise d'angoisse à cause d'un des personnages, ce qui n'est pas nécessairement positif, mais cela montre que le film a eu un impact.

Quels sont vos projets ?

Il y en a beaucoup, dont l'un implique de nouveau Léa. Mais vous pouvez vous attendre à une biographie historique animée d'une personnalité extraordinaire, avec un sujet complètement détaché de mes travaux précédents. J'écris aussi des scénarios et je travaille sur d'autres projets multidisciplinaires en lien avec l'animation, l'illustration et la poésie.

* Propos recueillis par Camille Saulas

Du passé au présent Ashkénaze en Turquie : l'exposition Yaşayan Aşkenazlar Arşivi présentée par Tan Oral



Tan Oral explique que le centre artistique était une synagogue : « J'avais des amis juifs qui venaient dans cette synagogue. C'étaient des juifs ashkénazes. Mais, du

À l'occasion de l'exposition permanente « Yaşayan Aşkenazlar Arşivi » qui se déroule au Schneidertempel Art Center, nous avons eu la chance de rencontrer l'un des artistes qui y expose, le célèbre caricaturiste turc Tan Oral. À sa manière, il nous présente cette nouvelle exposition dans le paysage culturel stambouliote.

fait de la diminution du nombre de croyants pratiquants, la synagogue a été transformée en une galerie d'art. En 1999, elle a été nommée Schneidertempel (Terziler Synagogu), soit la synagogue des couturiers ». Une appellation qui s'explique par le fait qu'il y a des années, les Ashkénazes venus d'Europe de l'Est exerçaient souvent le métier de couturier. « Cette synagogue a donc été construite en leur hommage », souligne Tan Oral. En 20 ans, cette ancienne synagogue reconvertie en galerie a abrité des centaines d'expositions de caricatures, de peintures et de photographies.

En raison de l'histoire de ce lieu, des amis du célèbre caricaturiste, et en premier lieu Ozan Torun, ont estimé qu'une exposition devrait être organisée afin de présenter au public l'important nombre d'archives et les autres œuvres que pouvait cacher cette synagogue. « C'est sans doute pour eux une manière de présenter une culture plutôt minoritaire en Turquie », estime Tan Oral.

Fier du travail accompli, le dessinateur, célèbre pour ses caricatures longtemps parues dans le quotidien *Cumhuriyet*, souligne que c'est l'événement idéal

pour découvrir toutes sortes d'archives, de photographies, de caricatures et même des outils liés à la culture ashkénaze : « C'est une exposition pour tous ceux qui sont curieux du passé de la population d'Istanbul. Ils apprécieront cette exposition et apprendront beaucoup de choses ». Enfin, afin que ce savoir soit accessible au plus grand nombre, un livre compilant ces documents inestimables a été publié afin que chacun puisse « se saisir matériellement et intimement de l'exposition ».

* Alexandre Gassier

Les comédiens Raphaël Bocobza et Anne Knosp reviennent sur la 18^e édition de Fest'Istanbul

Du 17 au 19 mai s'est déroulée la 18^e édition de Fest'Istanbul. Durant ce Festival international de théâtre lycéen francophone, organisé par le lycée Notre-Dame de Sion (lycée référent pour la Turquie dans le réseau international Artdrala), les élèves de différents lycées francophones de Turquie ainsi que d'un lycée français, d'un lycée tunisien et d'un lycée slovaque se sont réunis pour notamment participer à des ateliers de pratique théâtrale, mais aussi pour rencontrer des professionnels du théâtre, le tout dans une ambiance festive. Aujourd'hui la Turquie a rencontré Raphaël Bocobza, 25 ans, et Anne Knosp, 29 ans, deux comédiens qui ont animé un atelier de théâtre, mais qui ont aussi présenté leur pièce « Mamma sono tanto felice » où l'improvisation et l'amour ne font qu'un.



Pouvez-vous nous parler de vous ainsi que de vos premiers pas dans le monde du théâtre ?

Raphaël Bocobza (RB) : J'ai rencontré Anne en 2013 dans un conservatoire d'arrondissement de Paris où nous avons fait nos armes. Puis j'ai intégré une école supérieure de théâtre à Cannes ainsi qu'à Marseille où j'habite actuellement. En revanche, j'ai découvert le théâtre au lycée. Mais, c'est ma rencontre avec Anne qui a été décisive dans mon cheminement de carrière. Notre rencontre fut d'une simplicité bouleversante. Il y avait une véritable évidence de jeu, de connexion d'acteurs. Je pense que l'on peut apprendre le théâtre de façon classique, mais ensemble nous avons repoussé les limites et cette sensation de liberté est assez révolutionnaire, mais c'est aussi un travail continu.



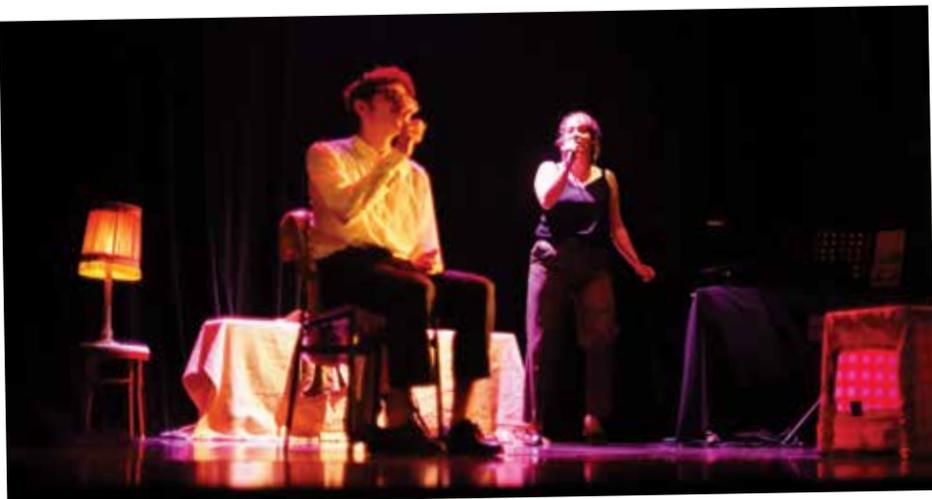
Anne Knosp (AK) : J'étais dans un lycée du sud-ouest de la France où malheureusement il n'y avait pas d'option de théâtre, mais où il y avait une compagnie qui organisait dans tout le Pays basque des ateliers absolument géniaux. J'ai intégré cette compagnie puis je suis passée par Bordeaux avant d'arriver à Paris dans ce fameux conser-

vatoire d'arrondissement où nous nous sommes rencontrés. Après plusieurs mois de conservatoire, j'ai proposé à Raphaël de reprendre avec moi un travail de duo que j'avais abandonné sur l'auteur Serge Valletti. Je voulais traverser cette aventure avec lui. L'objectif était par la suite de faire un parcours libre pour les concours d'entrée. Nous avons commencé à collaborer à partir de ce travail de mise en scène sur un texte qui part un peu dans tous les sens et qui est en dehors de toute rationalité. Nous avons d'abord bâti un format de mise en scène de 20 minutes avec une sensation d'équilibre et en découvrant un principe de jeu et de création de scènes qui était toujours en avance sur la scène suivante. Nous avons pris beaucoup de plaisir avec ce texte qui est génial, mais qu'on trouvait un peu hermétique. On se l'est donc approprié à partir de nos fantasmes de comédiens. Au cœur de ce spectacle, c'est nous et notre envie de jouer ensemble.



Au départ, quel est le fil conducteur ?

RB : C'est ce plaisir d'acteurs qui est devenu un laboratoire de recherches. Au fur et à mesure de notre travail, de nos improvisations, on a recentré notre recherche autour d'une thématique qui était au départ très large : l'amour. Nos improvisations nous ont amenées dans différentes situations romanesques, fantasmées, et ça a donné un premier spectacle il y a quatre ans et nous en sommes très fiers. Trois ans plus tard, on s'est retrouvé avec ce souvenir de ce spectacle, mais avec une conception de l'amour différente et nous avons voulu faire évoluer ce spectacle avec nous.



18^{ème} FESTIVAL DE THÉÂTRE LYCÉEN
FRANCOPHONE D'ISTANBUL
İSTANBUL LİSELER ARASI
FRANSIZCA TİYATRO FESTİVALI
17, 18 & 19 MAI / MAYIS 2019

AK : On ne voulait pas que ce premier spectacle soit figé dans le temps. On voulait conserver une longueur d'avance sur l'angle futur que l'on pourrait prendre pour ce spectacle. De ce fait, il y a des scènes que nous aimions beaucoup et que nous avons donc conservées, tandis que d'autres ont évolué ou ont été supprimées. On agence aussi différemment nos scènes, on entame un nouveau travail de transition. Ainsi, la pièce que nous proposons aujourd'hui est différente de celle que nous avons jouée il y a trois ans ou encore de celle de l'année dernière.

RB : Ce travail de mise en scène est aussi important que le jeu en lui-même. Notre pièce suit un fil de situations qu'on a appris à préciser, tout en laissant le tout vivant. Il n'y a donc pas de texte qu'on a appris par cœur, l'improvisation reste importante. Cela donne une urgence très singulière à toutes les situations de la pièce.

Notre époque vous inspire-t-elle ?

RB : Absolument. On ne peut pas s'en distancier d'autant plus que l'on parle des représentations de l'amour en Occident. On essaie de s'inspirer en tout temps de notre monde actuel afin de faire perpétuellement évoluer notre spectacle.

AK : Les nouvelles scènes sont d'ailleurs plus ancrées dans le monde d'aujourd'hui et ça, on ne l'aurait peut-être pas fait il y a trois ans. On travaille beaucoup à l'instinct donc on ressent les choses qui font du sens, mais il y a encore beaucoup de travail, de thématiques possibles à creuser. C'est d'ailleurs quelque chose qui nous garde en émulation.

Quels sont vos projets ?

AK : On aimerait continuer à jouer ce spectacle le plus possible dans un premier temps. C'est d'autant plus important que, plus nous jouons, plus nous avons un retour des spectateurs qui nous permet de prendre conscience de certaines choses à travailler ou de trouver d'autres lignes directrices.

RB : Nous avons aussi écrit le scénario d'un court métrage autour de cette thématique. On aimerait qu'il soit produit. Reste à savoir ce qu'il va en advenir.

Qu'avez-vous ressenti en jouant devant des lycéens ?

AK : C'était une première pour nous, d'autant plus que d'habitude notre public est français. Mais c'était vraiment extraordinaire de pouvoir aussi par la suite échanger avec les élèves.

RB : On a senti que notre travail allait devoir complètement changer. On a élargi notre jeu pour aller chercher le spectateur. Ce fut très enrichissant de voir en direct qu'on pouvait aussi faire ce travail pour s'adresser à un jeune public. Observer leurs réactions, ce fut vraiment agréable et c'était très vivant.



C'est la seconde fois que vous participez au Festival de théâtre NDS. Que pensez-vous de cet événement ?

AK : Quand nous sommes venus pour la première fois il y a deux ans, nous avons créé un spectacle pour ce festival. Malheureusement, nous avons moins pris part à la vie du festival. Cette année, à l'inverse, nous avons passé trois jours ici et nous avons animé un atelier. C'était très excitant et les lycéens ont été incroyables. En quelques heures, ils ont réussi à monter des choses extraordinaires. C'était aussi très beau de les voir travailler tous ensemble sans forcément se connaître. Ils m'ont vraiment surpris !



RB : C'était un travail absolument génial. Nous avons été très impressionnés par l'équipe organisatrice, mais aussi par le travail des élèves des différents lycées.



Mine Cerçi

La décision

Lorsque j'ai décidé de faire du théâtre pour en faire mon métier, j'étais à l'université Galatasaray et j'y étudiais les sciences politiques. Au lycée, le théâtre était déjà ma passion, mais je n'avais ni le courage de l'étudier, ni été encouragée en ce sens par ma famille. Faire un choix de métier est sans doute le choix le plus important que l'on a à faire dans sa vie et cela m'a poussé à m'interroger sur des questions existentielles. Quel métier donnerait du sens à ma vie ? Où le bonheur se cachait-il ? Qu'est-ce qui me rendrait heureuse ? Est-ce que je préférerais gagner bien ma vie, avoir une maison, une voiture et voyager beaucoup, ou est-ce que je voulais construire une famille ? Devais-je suivre la majorité ou bien devais-je avoir le courage de ne pas être comme les autres, et accepter ma différence en sachant que je gagnerais peut-être moins bien ma vie ?



Quand on a 20 ou 22 ans, on se construit encore. Il est donc difficile de se connaître vraiment, et de savoir ce qui nous rendra heureux. Nos valeurs et nos repères changent sans cesse. Mais, pressés par le temps, nous sommes obligés de prendre une décision par rapport à nos propres valeurs et idées. Je n'étais pas certaine de m'épanouir dans le monde des affaires. Pour en être sûre, j'avais commencé à faire des stages dans des agences de publicité (je préférais déjà les professions créatives). Après avoir suivi des cours sur la rédaction publicitaire et effectué un stage d'été dans une agence de publicité alors que j'étais en deuxième année d'université, j'ai compris que j'aurais regretté de ne pas avoir fait du théâtre. J'aurais peut-être réussi dans les affaires (le stage s'était bien passé), mais une idée me poursuivait : « et si je choisissais de faire du théâtre ? »

Comme j'avais davantage peur de vivre avec un sentiment de regret plutôt que de ne pas gagner bien ma vie, j'ai donc décidé de continuer mes études dans une école de théâtre après avoir terminé mon cursus en sciences politiques. Cependant, ce n'est pas seulement par peur du regret que j'ai pris une telle décision, c'est aussi parce que je voulais découvrir de nouveaux sujets, acquérir de nouvelles compétences et apprendre sans cesse. Je pensais que le théâtre me le permettrait. De la musique aux arts plastiques, de la littérature à la psychologie, le théâtre touchait plusieurs domaines. Travailler pour le développement professionnel serait un vrai travail sur soi et un apprentissage qui ne finirait jamais. J'ai donc choisi la voie la plus dure, mais sûrement la plus aventureuse. Je ne m'ennuierai jamais.



Sirma Parman

Parlons de l'un des nus les plus célèbres de l'histoire de la peinture : « La Naissance de Vénus » de Sandro Botticelli. Peint au milieu des années 1480, ce chef-d'œuvre revisite un événement mythologique majeur, l'arrivée de la déesse Vénus sur l'île de Chypre. Je voudrais examiner de plus près cette représentation iconique de l'événement miraculeux qui est resté pertinent au fil des siècles et a fait son chemin dans la culture contemporaine. Sandro Botticelli (1455-1510) est originaire de Florence (Italie) — le berceau de la Renaissance. À part ce tableau qui a été réalisé pour Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis, l'autre grande œuvre de Botticelli est la « Primavera ». Il a également contribué à la décoration de la chapelle Sixtine. « La Naissance de Vénus » montre la déesse triomphante de l'amour et de la beauté. Les Romains la connaissaient sous le nom de Vénus, tandis que pour les Grecs, elle était Aphrodite. Selon le poète grec Hésiode, qui a écrit la « Théogonie », Vénus est née de l'écume de la mer. Hésiode raconte que le dieu Uranus avait un fils nommé Cronos qui a renversé son père, le castrant et jetant

La Naissance de Vénus

ses organes génitaux à la mer. Cela a provoqué la fertilisation de l'eau et en conséquence la naissance de Vénus. Après sa naissance, elle est arrivée sur terre sur une coquille, poussée par le souffle de Zéphyr, le dieu du vent, qui aurait le pouvoir de créer une nouvelle vie. Dans le tableau, nous voyons Zéphyr embrasser la nymphe Chloris, ainsi qu'une Heure qui couvre Vénus avec un manteau fleuri (elle est l'une des servantes mythologiques de Vénus alors que les Heures avaient également le pouvoir sur le cycle naturel des saisons). Et, au milieu, Vénus semble attirer toute l'attention, étant un symbole de la beauté à la fois physique et spirituelle. Pour « La Naissance de Vénus », Botticelli utilisait la *tempera*, une sorte de peinture à base de lait d'œufs ou de figes. Le support est composé de deux toiles cousues ensemble. Mesurant 172,5 cm sur 278,5 cm, ce chef-d'œuvre colossal fait partie de la collection permanente de la Galerie des Offices à Florence. Étant l'une des œuvres les plus emblématiques de l'art occidental, cette peinture de Botticelli réinterprète une ancienne statue grecque de Vénus. Ici, Vénus est représentée dans une attitude de *contrapposto*

classique (ou *hanchement*). Ce type de posture a été inspiré par la sculpture grecque. Contrairement aux portraits académiques où les pieds sont complètement ancrés au sol et où la figure est tournée vers le spectateur, dans la posture du *contrapposto*, la quasi-totalité du poids de la figure repose sur un seul pied. Dans le cas de Vénus, cela la fait apparaître instable, mais renforce également l'idée de mouvement. La mer est aussi un élément important de cette composition. Par exemple, la conque du coquillage sur laquelle Vénus se trouve est un symbole de fertilité. Quant à la luminosité du tableau, on ne voit pas le soleil, mais l'œuvre est lumineuse. Si l'on fait attention au fait que Vénus n'a pas d'ombre, on peut croire qu'elle est la source de la lumière. Cette œuvre n'a pas toujours été aussi célèbre. Après des siècles d'oubli, la peinture n'a été redécouverte qu'au XIX^e siècle. Déjà dans les dernières années de sa vie, les œuvres de Botticelli étaient pour la plupart ignorées. L'artiste était éclipsé par des maîtres comme Michel-Ange et Léonard de Vinci.

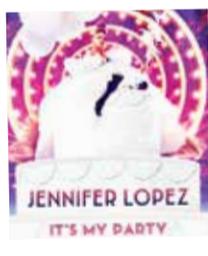


Agenda culturel Août

Concert : Jennifer Lopez

Le 6 août
Antalya

La star américaine d'origine portoricaine donnera un concert exceptionnel dans la province d'Antalya dans le cadre de sa tournée « It's My Party » qui célèbre ses 50 ans.



Exposition « Mère, mères »

Jusqu'au 25 août

Institut français à Istanbul



Ouvrir les yeux sur l'exil et l'exclusion. C'est ce que vous propose le travail photographique du franco-laotien Lâm Duc Hiên qui saisit les visages et les corps de ceux qui n'ont plus de pays, de ceux dont la voix est devenue inaudible, mais qui sont néanmoins porteurs d'une grande richesse.

Festival international de musique classique de Gümüşlük

Jusqu'au 6 septembre

Gümüşlük, Bodrum

Pour les amoureux de musique classique, nous ne pouvons que vous inciter à vous rendre à la 16^e édition de ce fes-

tival incontournable.

Si les concerts dans trois lieux d'exception vous raviront, sachez que le festival propose aussi des master-class de violoncelle, de piano, de violon et de contrebasse, et accueillera des musiciens de jazz et de musique du monde venant des quatre coins du globe.



Festival international de ballet de Bodrum

Du 3 au 21 août

Château de Bodrum

Ne manquez pas la 17^e édition du Festival international de Bodrum, organisé par l'Opéra et Ballet d'Etat (DOB). Entre « Frida », les prestations du corps de ballet national de Géorgie « Sukhishvili », « Roméo et Juliette », « Schéhérazade », « Giselle », ou encore un peu de flamenco lors d'un petit détour avec « Carmen », le programme promet d'être envoûtant !



Franc succès pour la 26^e édition du Festival de jazz d'Istanbul

Du 29 juin au 18 juillet s'est déroulée la 26^e édition du Festival de jazz d'Istanbul. Organisé par la Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (İKSV) et parrainé par Garanti Bank depuis 22 ans, le festival a accueilli cette année plus de 300 musiciens alors que se sont tenus plus de 50 concerts sur 27 différentes scènes à Istanbul.

Environ 40 000 festivaliers se sont offert une parenthèse en écoutant des virtuoses incontournables tels que la légende du jazz contemporain Kamasi Washington, mais aussi Snarky Puppy Joss Stone, Jacob Collier et bien d'autres. Cette édition a été également marquée par le retour du fameux « Jazz Boat » après neuf ans d'absence. Les amateurs de jazz ont ainsi pu profiter d'une excursion musicale envoûtante sur le Bosphore.

Organisé pour la troisième fois, « Vitrin » a rassemblé une trentaine de musiciens issus de différentes cultures, tandis que l'événement en plein air « Jazz in the Parks » a permis aux musiciens de moins de 30 ans ainsi qu'aux groupes composés de jeunes jazzmen/« jazz ladies » de se produire lors du festival afin de montrer l'ampleur de leur talent dans les parcs de Fenerbahçe Khalkedon, Fenerbahçe Park et, du côté européen, au Beylikdüzü Yaşam Vadisi.

* Eda Özdemir

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com